## L'ARMEE ESPAGNOLE EN 1808

(présenté par Diégo Mané, Lyon, Octobre 2012) (texte traduit de l'Anglais par "un ami de trente ans" et plus)



Garrochista de Bailen (Lancero de Jerez)

Lorsque l'investigateur anglais commence l'étude détaillée de la Guerre d'Espagne, il a le sentiment de partir avec une opinion très défavorable à l'égard des armées espagnoles et de leur comportement. Dans ses rapports et encore plus dans ses lettres privées et ses propos de table, le duc de Wellington s'étendait toujours sur la bêtise et l'arrogance des généraux espagnols avec lesquels il avait eu à coopérer et sur le manque de fiabilité de leurs troupes. Napier, le classique auteur militaire que la plupart des Anglais ont lu, est encore plus emphatique et plus spectaculaire dans la mesure ou il emploie le style du plaidoyer en s'appuyant sur le corpus le plus abondant de références et d'expertises.

Lorsque le lecteur commence à travailler sur le nombre infini de journaux de guerre d'officiers et de soldats britanniques (il y a en effet un nombre considérable d'auteurs parmi les hommes du rang) l'impression qui en reste est sensiblement la même. Il faut bien reconnaître que dans leur immense majorité, ils avaient une bien mauvaise opinion de leurs alliés.



Granadero

Les forces armées qui servaient sous les drapeaux de Charles IV au printemps 1808 comptaient 131.000 hommes dont 101.000 réguliers et 30.000 hommes de la milice. Cette dernière était sous les armes depuis 1804 et fournissait les garnisons de la plupart des ports d'Espagne qu'il avait fallu protéger contre l'éventualité de descentes britanniques.

Les 101.000 réguliers, cependant, n'étaient pas tous disponibles pour la défense du pays. Pendant la guerre contre la Russie, Bonaparte avait demandé au gouvernement espagnol de lui fournir une importante division, destinée à servir dans le Nord (Mars 1807), ce qui avait abouti à l'envoi du marquis de la Romana et de 15.000 hommes des meilleurs régiments vers la Baltique. Il restait ainsi seulement 86.000 soldats réguliers dans le royaume.



Tambor, régimiento de "Malaga"

Il suffit d'un coup d'œil très rapide sur les états de situation de l'armée espagnole de 1808 pour s'apercevoir que cette puissance n'était pas dans les meilleures conditions qu'il s'agisse de s'engager dans des opérations offensives ou défensives.

Il est intéressant de regarder sa composition en détail. Il y avait trois sortes d'unités d'infanterie, la Garde Royale, les régiments de ligne et les troupes étrangères au service de l'Espagne. L'Espagne, encore plus que les autres pays européens avait gardé l'habitude du dix-septième siècle de louer à grande échelle des mercenaires étrangers. Même dans la Garde Royale, la moitié de l'infanterie était constituée par les « Gardes Wallonnes », survivance de l'époque où les Pays- Bas faisaient partie des possessions des Habsbourg. Les hommes qui composaient ces trois bataillons n'étaient plus des Wallons, la Belgique ayant été annexée et répartie en départements français depuis treize ans. Ils comptaient dans leurs rangs des Allemands et des étrangers de toutes sortes ainsi qu'un grand nombre d'Espagnols d'origine. Il y avait aussi six régiments de mercenaires suisses -plus de 10.000 hommes- dont la plupart des hommes étaient réellement Suisses ou Allemands, mais aussi des étrangers de toutes provenances qui « avaient quitté leur pays pour leur bien ». Il y avait aussi un régiment napolitain et trois irlandais. Ces derniers étaient les survivants de l'époque des « Penal Laws » qui avaient vu les jeunes irlandais guitter leur pays par milliers chaque année pour entrer au service de la France ou de l'Espagne, dans l'espoir de pouvoir un jour combattre ces maudits habits rouges. Ces régiments portaient les noms d'Hibernia, Irlanda et Ultonia (c'est à dire Ulster). Ils étaient largement en dessous de leur effectif théorique, les recrues d'Irlande s'étant faites rares les dernières années, même après 1798 : elles entraient depuis au service de la France et non plus de l'Espagne. En 1808, les trois régiments irlandais rassemblaient seulement 1.900 hommes sous les armes au lieu des 5.000 qu'ils auraient dû avoir ; et beaucoup parmi eux n'étaient pas de vrais irlandais, mais des soldats perdus de toutes les nationalités. Récemment des Espagnols avaient été incorporés pour éviter la disparition de ces régiments. Par ailleurs, nous verrons que non seulement les régiments irlandais, mais toute l'armée espagnole était toujours pleine d'officiers de sang et de nom irlandais, fils et petit-fils d'émigrés depuis deux générations. Un nombre étonnant d'officiers qui comptèrent dans cette guerre portaient des noms irlandais, soldats de fortune de père en fils, dont le succès reposait sur le courage inébranlable dont ils faisaient toujours preuve, à une époque où la persévérance et l'obstination étaient les principales vertus militaires. Nous mentionnerons seulement Blake, les deux O'Donnell, Lacy, Sarsfield, O'Neill, O'Daly, Mahony, O'Donahue. Si aucun d'entre eux ne se fit remarquer par son talent de stratège, leur constante fermeté sous le feu qu'aucune série de défaites ne pouvait entamer contraste grandement avec le comportement découragé de la plupart des généraux espagnols. Aucun officier d'origine irlandaise ne se fit jamais remarquer par sa lâcheté et aucun, sauf quelques exceptions, par sa traîtrise.\*

<sup>\*</sup> Le ministre O'Farrill et le général Kindelan furent les exceptions majeures.

Les dix régiments étrangers apportaient à eux-seuls 13.000 hommes à l'armée régulière espagnole. Le reste de l'infanterie se composait de trente cinq régiments de ligne de trois bataillons chacun et de vingt régiments d'infanterie à un bataillon. Ils étaient en principe territoriaux comme notre infanterie aujourd'hui, et la plupart portaient des noms de provinces – Asturias, Toledo, Estremadura, etc. Tout le corps d'infanterie légère appartenait aux vieux royaumes d'Aragon et de Navarre qui du fait se trouvaient peu représentés dans la liste des régiments de ligne.



Regimiento "de la Muerte"

Il y avait au total 147 bataillons d'infanterie espagnole sans compter les troupes étrangères et si tous avaient été à leur effectif complet de 840 hommes, le total aurait atteint 98.000 baïonnettes. Mais la désorganisation était telle qu'il y en avait en fait seulement 58.000 sous les armes.

Les régiments que Napoléon avait réquisitionnés pour le Nord de l'Europe avaient été tant bien que mal montés sur pied de guerre et comptaient 2.000 hommes en moyenne. Mais de nombreux corps à l'intérieur de l'Espagne étaient dans un état lamentable : par exemple le régiment d'Estrémadure avait seulement 770 hommes, celui de Cordoue 793 et celui de Navarre 822, ce qui faisait 250 hommes au lieu de 840 par bataillon.



Regimiento de "Almogavare"

Il n'y aurait du y avoir théoriquement aucune difficulté à leur faire atteindre leur effectif nominal si l'organisation du recrutement avait fonctionné correctement. La première ressource était le volontariat ; mais lorsque celui ci s'avérait insuffisant, il existait une sorte de conscription appelée la *Quinta* pour compléter\*.

<sup>\*</sup> Appelée ainsi parce-qu'à l'origine elle devait prendre un homme sur cinq.

Ceci se traduisait par un tirage au sort dans le secteur de recrutement, avec des règles comportant un nombre énorme de dispenses -par exemple pour les artisans qualifiés et pour les classes moyennes des villes- pendant que les ouvriers agricoles devaient fournir pratiquement tout le contingent. Le système du remplacement était permis dans la mesure où le conscrit avait les moyens de payer. La conscription aurait donc du permettre d'atteindre les effectifs théoriques et si la plupart d'entre eux n'en avaient que le tiers en armes, il faut le mettre sur le compte de la démoralisation générale de l'époque. Sous le gouvernement de Godoy, l'argent manquait toujours, encore plus après que Napoléon eut commencé à prélever un tribut annuel de 6 millions de francs sur la monarchie espagnole, et les trous dans les rangs étaient le reflet autant d'une économie contrainte que d'une administration corrompue.



Milicia Provincial de Ciudad-Réal

Les 30.000 h de la milice qui représentaient le reste de l'infanterie espagnole étaient mobilisés depuis 1804, en service de garnison ; à bien des points de vue, ils semblent avoir été d'une qualité équivalente à celle des régiments de ligne. Leurs noms venaient des villes dans lesquelles ils avaient été levés : Badajoz, Léon, Alcazar, etc. Leur corps d'officiers était strictement local lui aussi, provenant pour tous les grades des familles du pays et semble lui aussi avoir été équivalent à celui de la ligne. De plus, ils étaient en moyenne mieux dotés en effectifs que les régiments réguliers et seulement deux bataillons sur les quarante trois alignaient moins de 550 baïonnettes.

C'est en se tournant vers la cavalerie que l'on aborde la partie la plus faible de l'armée espagnole. Il y avait douze régiments de cavalerie lourde et douze de cavalerie légère, chacun d'entre-eux avec un effectif nominal de 700 sabres ce qui aurait dû faire 16.800 cavaliers pour toute l'armée. Il y avait en fait 15.000 officiers et soldats mais ceci ne faisait qu'un déficit modeste. La véritable faiblesse venait du fait qu'ils n'y avait que 9.000 chevaux pour ces 15.000 hommes. Il est difficile, même pour un gouvernement riche comme le nôtre, de garder une cavalerie bien montée, et celui de Charles IV était évidemment incapable de faire face à cet assommant problème militaire.



Les montures n'étaient pas seulement trop peu nombreuses mais également de mauvaise qualité, surtout celles de la cavalerie lourde ; parmi celles que l'on trouvait dans les écuries régimentaires, beaucoup étaient inaptes au service. Lorsque les cinq régiments demandés par Napoléon pour l'expédition du Danemark eurent été équipés de 540 chevaux chacun, ce qui restait pour l'armée était dans un état si déplorable que certains corps ne pouvaient monter que la moitié de leurs cavaliers ; par exemple, en juin 1808, le régiment de la Reine, n° 2 de la cavalerie lourde avait 259 chevaux pour 667 hommes ; plus extraordinaire encore, le 1er chasseurs n'avait que 185 chevaux pour 577 hommes. Aussi, lorsque Napoléon avait demandé une division de 2.000 sabres pour aider Junot dans son invasion du Portugal, cette force avait été obtenue en rassemblant les hommes montés de pas

moins de dix régiments, chacun d'entre eux ayant contribué à la hauteur de deux voire trois escadrons et ayant du laisser le reste de ses hommes démontés au dépôt.

Même si cette cavalerie avait été bien montée, elle aurait été bien trop peu nombreuse en proportion des autres armes, seulement 15.000 hommes sur 130.000, un huitième ; alors qu'à l'époque des guerres napoléoniennes, on considérait comme correcte la proportion de un sur six ou même de un sur cinq.



Husar

Lors de la campagne de Waterloo, les Français avaient le chiffre énorme de 21.000 cavaliers pour 83.000 fantassins - un sur quatre. C'est en raison de ce nanisme originel et du manque de remonte que les Espagnols partirent en campagne en 1808, au début de l'insurrection, avec un nombre ridiculement bas de cavaliers. A Médina de Rioseco, ils alignaient seulement 750 cavaliers pour 22.000 hommes à pied et à Baylen, 1.200 pour 16.000. Ils parvinrent, plus tard dans la querre à renforcer les effectifs des vieux régiments et à en lever Mais cette augmentation du de nouveaux. n'aboutissait pas au final à un gain en efficacité. Pendant les six années de guerre, la cavalerie resta le point le plus faible de cette nation. Elle se déprécia encore et encore en se laissant battre par des effectifs inférieurs de moitié, ou en abdiquant précocement dans les combats et en abandonnant son infanterie.

Elle avait acquis une réputation détestable mais méritée et il reste difficile d'identifier une demi-douzaine d'engagements dans laquelle elle s'est bien comportée\*.

\* La charge à la fois heureuse et opportune du régiment del Rey à Talavera est pratiquement le seul exemple qui eut lieu sous les yeux des Anglais.

Lorsqu'en 1813, Wellington fut nommé généralissime des armées espagnoles, il ne voulut pas l'emmener au combat et bien qu'il eut emmené 40.000 espagnols de l'autre côté des Pyrénées, il n'y avait pas un seul cavalier parmi eux.



Régimiento "del Rey"

Il est difficile d'expliquer le total manque de valeur de ces escadrons, même en tenant compte des difficultés de l'époque ; l'Espagne souffrait d'un vrai déficit en officiers de cavalerie de valeur au début de la guerre. Les chevaux étaient moins bons que ceux des Français et l'équipement était mauvais.

A la suite de leurs premiers désastres, les hommes conservèrent un état de démoralisation dont ils ne purent jamais se départir. Même en tenant compte de ceci, il reste impossible d'expliquer de façon rationnelle le mauvais comportement de ces fuyants escadrons. Bien sûr, les officiers avaient une tâche plus rude que lorsqu'il s'agissait de faire des nouvelles levées de fantassins ou d'artilleurs, mais il reste curieux qu'ils n'aient toujours pas pu apprendre leur métier après quatre ou cinq années de guerre.

A contrario, l'artillerie espagnole jouissait d'une bonne réputation. Mais celle-ci n'était pas dûe à sa préparation récente. Au début des combats, elle comptait trente-quatre batteries de campagne à pied, six à cheval et vingt-et-une batteries de garnison (compañias fijas) ce qui représente un total de 6.500 hommes.



Artilleros

Quarante batteries -c'est à dire 240 canons voire moins car il semble que dans certains cas il y avait seulement quatre pièces au lieu de six par batterie- faisait une faible proportion si on la rapporte à ce qui était habituel en 1808 pour une armée de 130.000 hommes, et atteignait les deux-tiers de ce qui aurait dû être\*.

<sup>\*</sup> Napoléon considérait que l'idéal était de cinq canons pour 1.000 hommes. Mais comme nous le verrons dans le chapitre suivant, en étudiant l'armée française, il ne parvint jamais à atteindre ce standard dans la péninsule. Mais ses adversaires étaient dans une situation pire encore.

Mais ce n'était pas le pire. En déduisant quatre batteries avec tous leurs chevaux, celles qui avaient été prises par Napoléon pour le Danemark, il restait en Espagne quatre batteries à cheval et trente deux batteries à pied. Celles-ci étaient pratiquement incapables de se déplacer, étant pratiquement dépourvues de chevaux.. Pour les 216 canons et leurs caissons, il y avait seulement 400 animaux de trait! Au début de la guerre, l'artillerie devait réquisitionner et plus ou moins dresser 3.000 chevaux et mulets avant d'envisager de quitter ses quartiers! Je ne connais pas d'autre fait qui illustre mieux l'état de l'administration sous le gouvernement de Godoy.



Les artilleurs de Baylen (Cueto)

A l'automne 1808, à l'époque des batailles de Espinosa et Tudela, si nous faisons soigneusement le total des canons engagés par les cinq armées de Galice, Estrémadure, Aragon, du « Centre » (c'est à dire Aragon et Castille) et Catalogne, nous ne trouvons pas une pièce de plus que les 240 existant lors de l'entrée en guerre. Ceci signifie que les Espagnols avaient levé 100.000 nouveaux fantassins sans aucun soutien d'artillerie. Au cours de la guerre, le comportement de ce corps semble avoir été très bon, en comparaison de celui des autres armes. On pouvait s'y attendre puisqu'il s'agissait de vieux soldats, beaucoup plus que dans l'infanterie ou la cavalerie.

Ils avaient apparemment atteint une bonne maîtrise de leurs armes et s'étaient attachés à elles. Nous entendons souvent parler de canonniers sabrés ou tués à la baïonnette sur leurs pièces, rarement d'une fuite vers les arrières. Pour cette raison, le personnel des batteries souffrait terriblement : chaque défaite correspondait à la prise de douzaines de canons et de l'extermination de leurs servants.

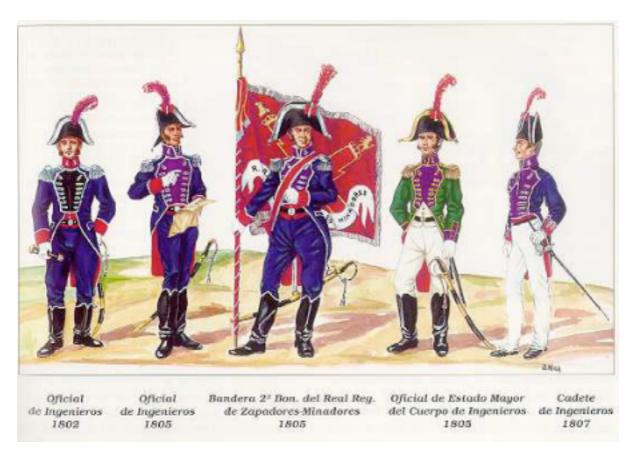
Tout ce que le gouvernement pouvait faire pour garder un nombre raisonnable de batteries était de fournir de nouveaux canons et d'amalgamer ce qui restait aux unités déjà engagées. Chaque série de batailles perdues de 1808 à 1810 entraînait la perte et par conséquent la réorganisation de l'artillerie. Si, en dépit de tout ceci, nous n'enregistrons que rarement des plaintes sur la conduite de cette armée, c'est tout à son honneur.

Mais aussi longtemps que les généraux espagnols continuèrent à livrer des batailles ponctuelles et à laisser leurs armées dispersées, il restait impossible d'avoir une proportion convenable d'artillerie par rapport à l'infanterie. On peut évaluer cette importance à partir du fait qu'à Albuera, ce que l'armée espagnole avait de mieux avait pu mettre en ligne 16.300 hommes avec seulement quatorze canons, moins d'un canon pour mille hommes – alors que Napoléon (comme nous l'avons déjà noté) pensait que l'idéal était cinq pour mille et s'arrangeait dans la réalité pour en avoir trois.

Dans les dernières années de la guerre les pièces étaient le plus souvent tractées par des mulets, attelés en tandem et non montés par des conducteurs, mais mené en main par des soldats marchant à leurs côtés, la manière la plus lente et la moins satisfaisante qui puisse être imaginée. De là provenait pour une grande part leur incapacité à manoeuvrer.

En 1808, l'Espagne avait 169 officiers du Génie répartis dans tout le royaume. Le corps n'avait pas d'hommes du rang. Il existait cependant un régiment de sapeurs de 1.000 hommes dont les officiers appartenaient au Génie. Il n'y avait pas de services, pas de train ni de commissariat organisé d'aucune façon. Lorsqu'elle était en mouvement, l'armée espagnole dépendait d'entreprises commissionnées pour fournir des chevaux et des véhicules conduits par des civils, ou plus fréquemment procédait à des rafles à la demande en réquisitionnant tous les mulets, les bœufs et les charrettes de la malheureuse région dans laquelle elle se déplaçait. Sous cet aspect et beaucoup d'autres l'Espagne en était au Moyen Age. Le fait qu'il n'existait aucune disposition permanente pour fournir de la nourriture à l'armée suffit à lui seul pour expliquer beaucoup de ses échecs.

Si à l'instar des Britanniques, les Espagnols avaient eu l'argent pour payer ce qu'ils prenaient, les choses se seraient mieux passées. Ou si comme les Français, ils avaient possédé un Train des Equipages, et une absence de scrupules, ils auraient pu avancer au prix de la ruine du pays alentour. Mais telles qu'allaient les choses, dépendant de commissaires civils incapables et de la mauvaise volonté des autorités locales, ils étaient en général au bord de la famine. Les bornes étaient parfois dépassées et alors l'armée, malgré la légendaire frugalité du soldat espagnol, se dispersait purement et simplement.



Il faut reconnaître à ces hommes qu'ils rejoignaient en général leurs lignes, une fois leurs estomacs pleins, se retrouvant alors dans leur ancien régiment ou dans un autre. On raconte qu'à la fin de la guerre, il y avait des soldats qui de cette manière avaient servi jusque dans dix unités différentes en six ans de combats.

Si l'on résume les défauts de l'armée espagnole, bataillons squelettiques, cavalerie réduite et incompétente, proportion d'artillerie insuffisante, totale carence de commissariat, nous trouvons toutes les faiblesses qui avaient induit les autres pays, au cours des guerres de la Révolution, à réformer leur organisation militaire et à s'inspirer des méthodes des Français et qui faisaient que l'Espagne quant' à elle en était encore à la moitié du dix-huitième siècle.

La mentalité nationale avec son éternelle tendance à remettre au lendemain les réformes difficiles est sans aucun doute largement à incriminer. Mais le responsable principal est Godoy, le favori tout puissant qui avait aussi été le commandant en chef les sept dernières années. S'il l'avait voulu, il aurait eu le pouvoir de tout réformer ; et d'un certain côté, il s'était correctement occupé des détails en changeant les uniformes et en augmentant le nombre de bataillons par régiment. Mais il avait fait très peu pour améliorer les performances de son armée ; il est un fait que le commandant en chef ignorait tout des besoins et des tendances du jour en matière militaire ; tout ce qu'il savait de l'armée, il l'avait appris comme soldat de salon dans les gardes du corps. Il était naturel que les officiers qui pouvaient se faire entendre de cet hautain et ignorant personnage devaient être ceux qui étaient les plus prompts à le flatter, à approuver ses lubies, à excuser ses actes et à s'abstenir de l'alerter sur les coût des réformes et des réparations. Les promotions étaient totalement arbitraires, entièrement dans les mains du favori. Prospéraient ceux qui étaient prêts à courber l'échine devant lui ; ceux qui montraient quelque aspérité ou risquaient quelque remarque étaient mis au placard. Après quelques années d'un tel régime, rien d'étonnant à ce que tous les rangs de l'armée soient démoralisés, dans la mesure où ce n'était pas le mérite mais la courtisanerie et la flatterie qui étaient les plus sûrs chemins du succès. Il s'ensuit qu'au début de l'insurrection, le talent militaire le patriotisme et l'intégrité étaient à leur plus bas niveau dans les grades élevés. Il y avait peu d'hommes valables comme La Romana ou Castaños en situation de responsabilité mais un grand nombre de protégés de Godoy. On ne peut excuser la manière scandaleuse par laquelle, lors des premiers jours de guerre, la populace et la troupe s'unirent pour assassiner tant d'officiers de haut rang comme Filangheri, capitaine-général de Galice, Torre del Fresno, capitainegénéral d'Estremadure, et Solano qui commandait à Cadix. Mais l'explication de ces atrocités est simple: la foule souffrait des résultats de l'administration de Godoy et de ses créatures et s'en prenait à tous ceux qui refusaient de les accompagner immédiatement dans l'insurrection. Ceux qui furent assassinés étaient suspectés (à tort ou à raison) de vouloir se soumettre à Joseph Bonaparte, ou d'être hésitants, d'attendre de voir comment les choses allaient évoluer et de se décider finalement en faveur de ce qui payerait le mieux, le patriotisme ou la servilité. Le peuple trouvait une justification importante dans le fait que parmi les protégés de Godoy, et surtout Madrid, une grande proportion faisait allégeance l'envahisseur dans le but de conserver leurs charges et leurs rétributions. Ils étaient la base du misérable parti des Afrancesados, si décriés en Espagne. Les libéraux égarés qui se joignirent à eux représentaient moins de la moitié de cette faction de traîtres.

Ainsi, Godoy et sa clique peuvent ils être tenus pour responsables de l'état de décadence et de corruption de l'armée espagnole de 1808. Que pouvait on attendre de plus d'un parvenu oisif, vénal, libertin et tapageur qui s'était permis de prendre la direction des affaires militaires et de prendre le contrôle de toutes les promotions ? « Tel maître, tel esclave » est un proverbe toujours d'actualité et les officiers qui avaient obtenu ou mendié de Godoy leurs positions suivaient l'exemple de leur maître en distribuant les charges et les rémunérations en dessous d'eux.



Godoy, Principe de la Paz

Les fantassins mal entraînés et mal habillés, les escadrons démontés, les arsenaux vides, les subalternes oisifs et ignorants, tout ceci était le résultat de la longue domination de Godoy. Mais nous ne voulons pas absoudre de sa part de responsabilité la nation aveugle qui avait toléré ceci si longtemps. Dans un autre pays il aurait subi le sort d'un Gaveston ou d'un Mortimer depuis longtemps.

Il n'est pas étonnant que l'observateur britannique, qu'il soit officier ou homme de troupe ait eu quelques préjugés vis à vis d'une armée espagnole dans un tel état. Le mépris ne venait pas simplement du fait que cette armée était en haillons et affamée. Ceci était lié aux péripéties de la guerre dont chacun avait pu faire l'expérience : il arrivait souvent qu'un bataillon britannique soit déguenillé et affamé. Le gouvernement espagnol était notoirement pauvre, les effectifs de ses vieux régiments avaient été remontés et les nouvelles levées prenaient un nouveau départ avec de tous nouveaux conscrits. C'est là qu'interviennent les éléments qui révulsent le mémorialiste d'origine britannique : l'indiscipline et le désordre, la saleté tolérée et les coutumes anti-militaires des troupes espagnoles.

Il ne peuvent pas faire abstraction de sa répulsion pour des hommes dont les armes étaient dégoûtantes et rouillées, qui au lieu de marcher en colonnes se déplaçaient comme un troupeau de moutons traînant le long d'une route et obéissaient à leurs officiers seulement quand ça leur plaisait. Quant aux officiers eux-même, l'observateur anglais était encore plus méprisant : nous trouvons sans cesse des situations dans lesquelles les fautes de la troupe auraient pu être excusées – après tout, ce n'étaient que des paysans mal entraînés, mais pour lesquel les officiers étaient responsables des méfaits par leur paresse, leur arrogance, leur ignorance et leur refus de tirer quelque leçon de leur expérience.

Voici un extrait caractéristique des Réminiscences du Comte de Munster : « Nous n'aurions pas été mécontents de nos alliés malgré leur aspect et leurs guenilles si nous avions trouvé la plus petite raison d'avoir confiance en eux. Les soldats étaient « capables de tout ce que l'on peut demander à un homme » mais l'attitude de leurs officiers leur montrait immédiatement qu'ils n'étaient pas prêts à les mener au combat. Non seulement ils n'avaient pas l'air de soldats mais pas non plus de gentilshommes et il était difficile d'imaginer de quelle classe sociale ils étaient issus d'après leurs aspect, méchant et abject, surtout dans l'infanterie.

Peu de troupes ont un bon comportement si ceux qui doivent leur servir d'exemple n'inspirent pas le respect. A côté de leur inefficacité, nous les avons trouvés dans des dispositions morales différentes de celles que nous attendions. S'ils étaient loin de manquer de dévouement ou même de courage commun pour la cause de leur pays, ils se montraient souvent coupables individuellement et collectivement, d'une horrible lâcheté. Nous regrettions à chaque instant que la révolution n'ait pas provoqué un bouleversement plus complet de société, qui aurait fait émerger de nouveaux et vigoureux talents de toutes les classes.

Très peu des militaires de métier se montraient capables de commander. Effectivement, si l'on fait exception des soldats de fortune parmi les Guérillas, issus des fermiers ou de la paysannerie, il était difficile de trouver un officier espagnol connaissant les rudiments de l'art militaire. Nous avons vu de vieux généraux obstinés dont les armées étaient organisées selon les principes périmés de l'ancien régime et d'un gouvernement en décrépitude.

Il faut ajouter à tout cela une fierté aveugle et la vanité. Aucune preuve de leur infériorité ne pouvait leur ouvrir les yeux, et ils allaient d'une erreur à une autre, sans jamais en tirer aucune leçon et en dédaignant toute aide ou amélioration. » (pp. 194-195).



Régimiento "Lusitania"

Comme témoignage de la troupe, le sergent Surtees de la brigade des Tirailleurs, développe les mêmes idées avec des mots différents. « La plupart des officiers espagnols se montraient totalement inaptes et incapables de commander leurs hommes. Ils avaient tous la fierté, l'arrogance et l'orgueil des meilleurs officiers du monde, la dernière de leurs prétentions étant de s'estimer eux même.

Il est vrai qu'ils n'étaient pas tous comme cela, mais la majorité d'entre- eux étaient à la fois les créatures les plus hautaines et les plus méprisables auxquelles j'ai jamais eu affaire parmi les officiers. » (p. 109).

Il est un fait que les officiers espagnols étaient issus de trois voies de recrutement. Un tiers d'entre eux étaient traditionnellement issus du rang. Dans une armée de conscription venant de toutes les classes de la société, ceci peut produire d'excellents officiers. Mais là où elle représente la partie la moins estimable d'un excédent de population forcé d'être là par le besoin ou par la haine, ceci ne peut même pas fournir de bons sergents. Et ces sergents font des sous-lieutenants encore moins bons lorsque le colonel est obligé de promouvoir certains d'entre-eux. Il n'est pas étonnant que les observateurs anglais aient estimé que « les officiers espagnols n'ont pas du tout l'air de gentilshommes ».

Cette catégorie ne pouvait rarement, voire jamais, accéder à un grade supérieur à capitaine. Les deux tiers restants étaient nommés officiers par le ministère de la guerre ; dans la cavalerie, ils devaient faire preuve d'ascendances nobles, mais ce n'était pas le cas dans l'infanterie. Il y avait cependant un petit nombre de fils de famille auxquels étaient réservés les meilleures affectations et les rangs élevés – chose rendue faisable par un avancement totalement arbitraire ne prenant en compte aucune ancienneté et aucun mérite. Le reste venait de toutes les classes de la société ; dans les dernières années, n'importe-quel lèche-bottes de Godoy pouvait solliciter ou acheter autant d'offices qu'il voulait pour ses protégés.

Mais une part importante et ce n'était pas la pire, du corps des officiers était faite des descendants des soldats de fortune – Irlandais pour la plupart mais aussi Français ou Italiens- qui avaient toujours été très nombreux dans l'armée espagnole. Ils tenaient la plupart des grades intermédiaires dans les régiments, les sergents étant limités au grade de capitaine et les nobles se réservant par un avancement rapide les grades de colonel ou de général. Nous ne pouvons plus douter après tout cela qu'il y ait eu de mauvais officiers dans l'armée espagnole : les sujets ignares sortis du rang, les rejetons de la noblesse promus trop rapidement et les protégés des clients de Godoy ne constituaient pas une population très prometteuse avec laquelle on pourrait mener une guerre à outrance pour la survie du Royaume.

En 1808, il n'y avait plus qu'une seule école militaire pour la formation des officiers d'infanterie et de cavalerie. Il y en avait cinq en 1790 mais Godoy les avait fermées pour ne garder que celle de Zamora qui ne pouvait abriter que soixante cadets à la fois, si bien que les cinq-sixièmes des jeunes gens nommés officiers rejoignaient directement leurs bataillons pour y apprendre (s'ils le voulaient) les rudiments de leur formation militaire. Avec un tel manque d'instruction, l'entraînement et l'organisation des régiments relevaient du chaos.

Chaque colonel faisait ce qu'il voulait en ce qui concerne les exercices et les manœuvres. Un officier français raconte qu'en 1807, il avait vu une brigade espagnole lors d'une revue, à laquelle le général avait donné l'ordre « a mon commandement, feu », exécuter cet ordre de trois façons différentes en fonction des bataillons avec des temps parfois complètement différents.

Non seulement l'armée espagnole avait des officiers de valeur incertaine mais ceux-ci n'étaient pas assez nombreux. Dans les vieux régiments de ligne, il aurait dû y en avoir soixante-dix par corps, c'est à dire 2.450 pour les 105 bataillons de cette arme. Mais Godoy avait laissé ce chiffre chuter jusqu'à 1.520.



Défense héroïque de Gerona

Au début de l'insurrection, il fallait remplir les postes vacants et de nombreux régiments reçurent d'un seul coup vingt ou trente officiers subalternes venant du civil et complètement étrangers à la formation militaire. De la même façon, la milice aurait dû avoir 1.800 officiers et n'en avait que 1.200 au début de la guerre. Les postes furent pourvus mais avec une substance brute et incertaine.

Tels étaient les officiers avec lesquels l'armée britannique allait devoir coopérer. On ne peut dissimuler que dans un premier temps, les alliés eurent du mal à cohabiter. Des incidents eurent lieu dans les premières années de guerre, lorsque les troupes des deux nations se trouvèrent ensemble et que nos compatriotes ne purent ni pardonner ni oublier.

Nous ne citerons que la panique survenue à minuit dans l'armée de La Cuesta à la veille de Talavera, lorsque 10.000 hommes prirent la fuite aux premiers coups de feu tirés contre eux et le lâche comportement de La Peña en 1811 quand il refusa de soutenir Graham au cours de la sanglante bataille de Barossa.

Les réquisitoires de Wellington, Napier et des autres sont sans aucun doute bien étayés ; et dès lors il est facile de se montrer trop dur à l'égard des Espagnols. Il se trouve que nos compatriotes n'ont pas eu la juste opportunité d'observer leurs alliés dans une situation qui soit à leur avantage ; il n'ont jamais eu d'aperçu de la vieille armée régulière qui avait combattu à Baylen ou à Zornoza.



Le Général Marquis de La Romana

Elle avait été déjà pratiquement détruite avant qu'ils entrent en campagne. Les hordes affamées de La Romana et les bataillons évanescents et démoralisés de La Cuesta sont les échantillons sur lesquels toute l'armée espagnole a été jugée.

Lors de la campagne de Talavera, la première dans laquelle les troupes britanniques et espagnoles étaient côte-à-côte, il ne fait aucun doute que ces derniers (à quelques rares exceptions près) se montrèrent sous leur plus mauvais jour.

Ils firent souvent mieux ; mais peu d'Anglais eurent l'occasion d'observer des défenses comme celle de Saragosse ou de Gérone.

Très peu d'observateurs de notre côté virent quelque chose de l'héroïque et obstinée résistance des miquelets et somatenes catalans. Le hasard avait mis sur notre route La Cuesta, La Peña et Imaz comme échantillons de généraux espagnols et les autres furent jugés à partir de là.



Somaten Catalan sur les murs de Gerona

Personne n'imagine que la nation espagnole est dépourvue de toute qualité militaire. Elle a donné de bons soldats dans le passé et peut en faire autant à l'avenir ; mais lorsque, après des siècles de torpeur intellectuelle et politique, il s'agissait de combattre pour leur survie nationale, ils émergeaient juste de la domination de l'un des pires aventuriers et de l'un des rois les plus stupides de leur histoire. Charles IV et Godoy ont une grande responsabilité dans la décrépitude de la monarchie et la démoralisation de son armée.

Il est plus juste d'admirer la constance avec laquelle une nation frappée d'un tel handicap tenait dans un combat désespéré, que de la condamner pour l'inaptitude de ses généraux, l'ignorance de ses officiers et l'instabilité de ses nouvelles recrues. Si l'Espagne avait été une puissance militaire de premier plan, elle aurait eu comparativement moins de mérite dans les six années de combat qu'elle mena contre Bonaparte. Prenant en compte sa faiblesse et sa désorganisation, nous avons plus tendance à nous étonner de sa persistance que de ricaner de ses mésaventures.



Régimiento de linéa "del Rey"

NDLR. Le texte ci-dessus, traduit de l'Anglais, est tiré de l'ouvrage de Sir Charles Oman : "A History of the Peninsular War" T1, London, 1902.

Les figurines du "Garrochista de Bailen" et du "Somaten de Gerona" sont des créations personnelles du traducteur de ce texte.